

Un crabe dans la tête **Le grand bluff**

Un crabe dans la tête, Canada [Québec] 2001, 100 minutes

Carlo Mandolini

Le cinéma québécois des années 90
Numéro 216, novembre–décembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48646ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2001). Compte rendu de [Un crabe dans la tête : le grand bluff / *Un crabe dans la tête*, Canada [Québec] 2001, 100 minutes]. *Séquences*, (216), 32–33.



Un crabe dans la tête

Un processus d'éveil fougoux

Le grand bluff

« **U**na mattina, mi son svegliato » (Un matin, je me suis réveillé)... La voix de Thomas Fersen sur la bande-son marque la cadence d'**Un crabe dans la tête**, le deuxième (et très attendu) long métrage d'André Turpin. Le ton et le rythme sont donnés : à l'instar de **Zigraïl**, le nouveau film du jeune cinéaste est un processus d'éveil fougoux. Éveil à l'existence, mais surtout — et c'est ce qui démarque un peu le film de la production québécoise des dernières années — un éveil à une conscience... morale.

Alex, dans la trentaine, spécialiste de photographie sous-marine, a subi un accident de plongée dans l'océan Indien qui a failli lui coûter la vie. Rapidement remis sur pied — il est de ceux qui ne s'arrêtent jamais —, il se prépare pour un nouveau contrat au Honduras. Mais l'itinéraire que lui procure son agent prévoit un arrêt à Montréal. C'est alors que, bien malgré lui, Alex devra rester dans cette ville qu'il cherche à fuir à tout prix. Cette ville, peuplée de nombreuses connaissances (mais d'aucun ami), ne fait que lui renvoyer l'image de son existence survoltée, vide et futile. Jamais sincère et toujours masqué, Alex vit un grand bluff et s'esquive perpétuellement.

Je dois le dire d'emblée, je suis entré dans la salle de projection résolu à aimer ce film. **Zigraïl** m'avait soulevé et je voulais qu'**Un crabe dans la tête** fasse de même. Mais, assez tôt dans le film, j'ai dû déchanter. **Un crabe dans la tête** n'a pas l'ampleur de **Zigraïl**, en tout cas pas au niveau formel. Ce qui ne veut nullement dire que ce film n'a aucun intérêt. Au contraire, car Turpin, refusant d'exploiter une formule gagnante et de miser sur cet esthétisme qui a fait de lui le roi incontesté de l'image et des atmosphères, préfère ici chercher de nouvelles voies narratives (quitte à négliger la forme filmique) qui lui permettent de raconter un récit aux ramifications profondes. Certes, le thème d'**Un crabe dans la tête** est sensiblement le même que celui de **Zigraïl**. Mais pour ce deuxième film, le réalisateur a voulu approfondir d'abord les personnages et les situations, de façon à créer un univers narratif le plus cohérent et efficace possible.

Un crabe dans la tête est une introspection impétueuse dans la tête (littéralement) d'un représentant type de la génération X, c'est-à-dire un jeune professionnel de l'image et de l'extrémisme (dans sa façon de vivre, on s'entend), aux prises avec ses éternelles angoisses, son mal de vivre et cette troublante incapacité de s'ancrer

dans l'existence. Mais, surprise ! Turpin, contrairement aux cinéastes de sa génération, ne se contente pas d'illustrer froidement un comportement. Il va plutôt tenter de l'observer avec un regard résolument critique, cynique et parfois carrément burlesque, ce qui lui permet de prendre position et de dénoncer les excès de son protagoniste qui se débat inutilement et grotesquement dans la vie, comme un poisson hors de l'eau.

C'est que, *hors de lui* (et hors de l'eau), Alex ne sait pas vivre. Soyons clairs, *il ne vit pas*. Comment le pourrait-il, d'ailleurs, lui qui n'a aucune conviction, qui ne sait pas ce que signifie le mot « engagement » (nous apprendrons qu'il a quitté sa femme le lendemain du mariage et qu'il s'est enfui à l'autre bout du monde comme un voleur) et qui ne sait pas établir un rapport honnête avec l'autre ? En simplifiant, on pourrait dire qu'**Un crabe dans la tête** est l'histoire d'un homme incapable de sincérité. Homme caméléon, il lui est impossible de dire *non*, car refuser, c'est aussi s'affirmer par rapport à l'autre, par rapport au consensus (il est révélateur de constater à quel point Alex est entraîné par les autres, et bien malgré lui, dans toutes sortes de tribulations). Cette incapacité de refuser, à un niveau purement événementiel, permet au film d'illustrer avec force la rupture entre Alex et le monde qui l'entoure, d'où la fuite (dans sa bulle, sa tête, les fonds marins...). Grâce à cette stratégie narrative, Turpin réussit à créer des situations d'une ironie souvent fort divertissante (l'action et le dialogue prennent parfois des allures surréalistes réjouissantes).

Dans ce film où le point de vue d'Alex est privilégié (multiplication de gros plans de yeux, plans subjectifs, rôle de la photographie comme médium, j'y reviendrai), il est normal que le spectateur, à l'instar du personnage, soit constamment à la recherche d'un point d'ancrage auquel se raccrocher. Et dans ce tourbillon d'images et de rythme, qui nous *trimballe* à gauche et à droite, cela représente tout un défi et il est facile de se perdre (ou, plus grave encore, de perdre l'intérêt), d'autant plus que nous sommes, nous aussi, victimes du bluff d'Alex, bluff duquel Turpin se fait le complice.

Pourtant, il faut tenir bon et savoir regarder... entre les images, dans le non-dit ou plutôt le *non-montré*. C'est là que Turpin gagne son pari, même si on aurait voulu qu'il assume et soutienne davantage cette zone d'ombre, ce qui aurait sans doute donné une plus grande profondeur au film.

Dans le non-dit d'**Un crabe dans la tête**, il y a toute une dimension souterraine (sous-marine, en fait). Il y a une présence troublante, celle du hors-champ. La cacophonie du film (très urbain, diurne, éclaté, sensuel) est ici constamment confrontée à son contraire : le silence, la pénombre des bas-fonds et la rencontre avec la mort. Toutes ces images et ces émotions sont enfouies et refoulées dans la mémoire (l'inconscient) d'Alex. Dans ce hors-

champ, il y a également le refus de voir, de regarder la réalité, de prendre contact avec elle. Il est révélateur qu'Alex soit photographe. La photographie joue ici un rôle de médiation. Elle évite à Alex d'avoir à faire l'expérience *directe* de la vie. Ce n'est pas lui qui voit, ce n'est pas lui qui vit. C'est l'objectif qui fait tout ça à sa place. Aussi, durant pratiquement tout le film, Alex tente de refouler ce qu'il a vu au fond de l'océan. Mais ce qu'il a vu est trop fort et il en est troublé (on ne sait pas encore ce que c'est, mais les photographies finiront par tout révéler). Dans ce même esprit de médiation et de distanciation, l'obsession de la technologie (le film pullule de cellulaires, de télé-avertisseurs et d'autres gadgets de communication) déshumanise les rapports avec l'autre et, du même coup, les refroidit (notamment dans le sens McLuhanien du terme). Ils deviennent certes des extensions des sens, mais non de l'humanité.

Or, c'est justement en s'imposant comme l'*obscène* qu'Alex réussit à se confronter à ce qu'il est, ce qui fera de lui un personnage *en vie*. Signalons que cette révélation est filmée de très belle façon, alors que Turpin nous fait comprendre la violence psychologique que suppose une telle action (le verre fracassé dans la galerie), mais aussi le recueillement essentiel qu'elle exige (la pénombre et le silence, qui rappelle la mer — et la scène avec la mère dans **Zigrail**).

Dans cette volonté d'osciller entre la légèreté et la profondeur, l'engagement et l'indifférence, Turpin a su profiter d'un David La Haye en très grande forme. Très crédible dans ce rôle qui exige une grande intensité, tant au niveau physique qu'émotif, l'acteur réussit à laisser filtrer, malgré la carapace que se bâtit son personnage, les espaces d'inconscience et de conscience ainsi que la vulnérabilité essentielle au personnage et au récit.

André Turpin a tenté et réussi, avec **Un crabe dans la tête**, une expérience qui lui a permis d'aller au bout de ses obsessions thématiques (la boucle de **Zigrail** est fermée : André Charlebois, dans une apparition caméo, *tend le flambeau* à Alex — en fait une bonne d'oxygène). Cette expérience lui permet aussi de *calmer* son univers et de prendre conscience de son existence. Turpin est maintenant prêt à passer à autre chose. Tout laisse croire qu'il continuera à explorer la création cinématographique et qu'il ne sera pas forcément là où on l'attend. Et ça, c'est bon signe.

Carlo Mandolini

Canada [Québec] 2001, 100 minutes — Réal. : André Turpin — Scén. : André Turpin — Photo : André Turpin — Mont. : Sophie Leblond — Déc. : Pierre Allard — Cost. : Louise Archambault — Int. : David La Haye (Alex), Isabelle Blais (Marie), Emmanuel Bilodeau (Samuel), Chantal Giroux (Sara), Pascale Desrochers (Audrey), Vincent Bilodeau (Pierre) — Prod. : Luc Déry, Joseph Hillel — Dist. : Film Tonic.